

Le Trésor de Saint-Marc de Venise

Yvonne Armao

Volume 29, Number 118, March–Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54179ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

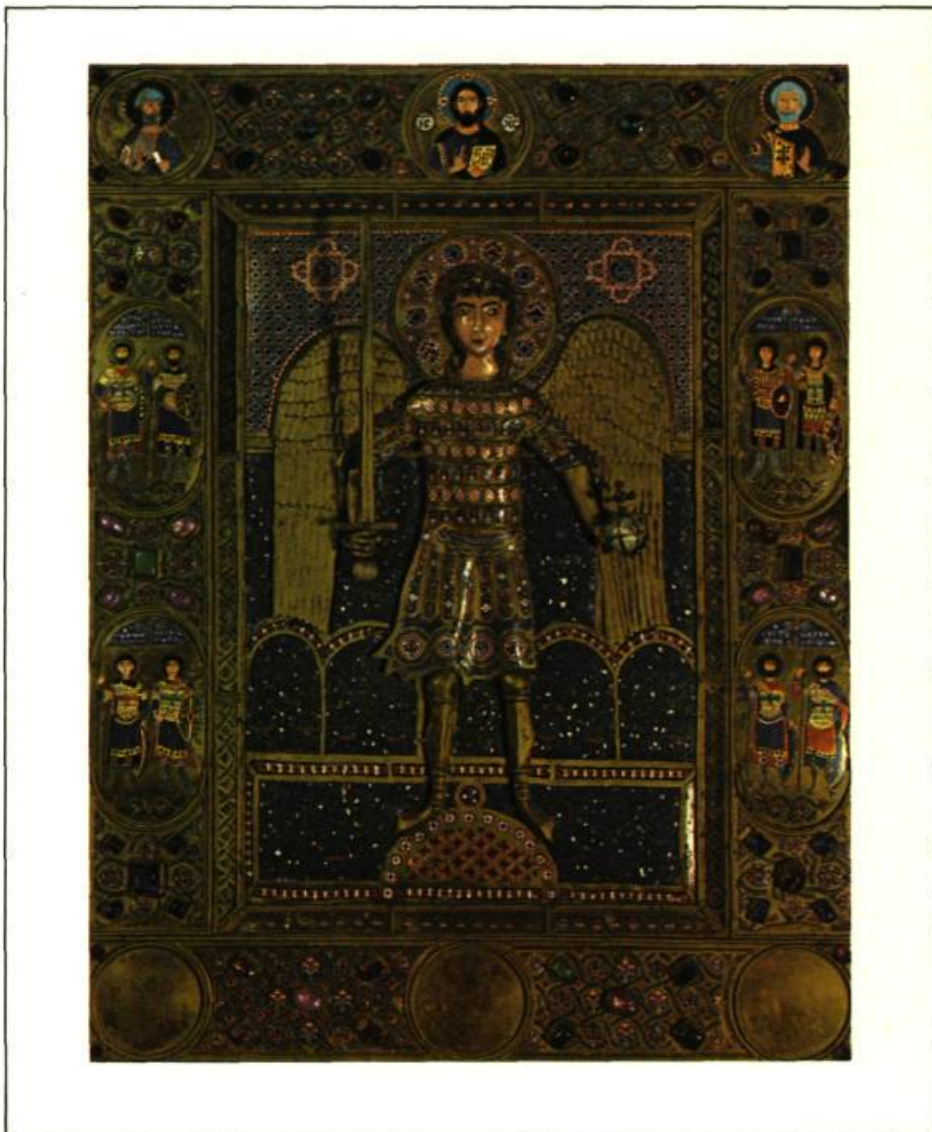
Armao, Y. (1985). Le Trésor de Saint-Marc de Venise. *Vie des arts*, 29(118), 68–69.

Le Trésor de Saint-Marc de Venise

Yvonne ARMAO

La basilique de Saint-Marc de Venise, centre religieux et civique de la République Sérénissime de Venise, abrite dans son sanctuaire un trésor d'une richesse exceptionnelle, composé d'objets destinés au culte, de reliquaires et de quelques œuvres profanes. A cause des vicissitudes du temps et de l'histoire, il ne reste qu'une petite partie de ce rassemblement d'œuvres de provenances diverses. La collection surprend encore par son importance et témoigne de la gloire passée de la République de Venise. Il faut savoir gré à la Sérénissime d'avoir su, sinon conquérir, du moins conserver et, souvent, enrichir ces souvenirs fragiles et précieux de civilisations disparues. A l'occasion de travaux de restauration des locaux, ces œuvres sortent pour la première fois, d'Italie et vont être exposées dans plusieurs musées européens et au Metropolitan Museum de New-York¹. Parmi les 141 pièces recensées en 1820, 45 œuvres d'orfèvrerie, d'émaillerie et de glyptique ont été choisies pour l'exposition. Aucun des chefs-d'œuvre des diverses périodes et expressions artistiques n'est absent, à l'exception de la Pala d'Oro, l'éblouissant retable du maître-autel de la basilique. Le trésor comprend des œuvres byzantines, islamiques, orientales et occidentales. La collection d'orfèvrerie byzantine, et, en particulier l'orfèvrerie émaillée, est la plus importante qui nous soit parvenue. Depuis les débuts de son histoire, Venise a été résolument l'alliée de Byzance. Plus que toute autre cité d'Europe occidentale, elle a été ouverte aux influences de l'art byzantin. Au onzième siècle, l'actuelle basilique fut construite sur le modèle de l'église des Saints-Apôtres de Constantinople. Pour faire accepter ses ambitions de puissance marchande et ennoblir ses origines obscures, Venise aurait fait ravir d'Alexandrie, en 828, les restes de saint Marc, l'évangéliste, devenu le saint patron de la cité. Cette légende est rappelée dans l'exposition par un mystérieux trône dit Siège de saint Marc, et il n'est pas impossible que ce trône d'albâtre, monolithe, orné de reliefs représentant le thème du Paradis ait été apporté d'Alexandrie en même temps que les reliques.

Les récits des pèlerins racontent l'émerveillement qui les saisissait en visitant les églises et les palais de Constantinople. Poussée par la convoitise, Venise, qui se proclamait fille privilégiée de Byzance, fut aux côtés des Francs, en 1204,



pendant la quatrième croisade, détournée de son but. Ainsi fut prise et mise à sac Constantinople, la ville la plus riche du monde en œuvres d'art, héritière de l'Antiquité et de l'Empire romain d'Orient, qui n'avait jamais connu l'ennemi: le butin fut fabuleux. Venise aurait eu la part du lion, soit un quart et demi des dépouilles, et sut choisir, étant donné ses rapports étroits avec Byzance, les plus beaux objets du couvent du Pantocrator, le plus riche de la ville. Pendant toute la durée de l'Empire latin d'Orient, soit jusqu'en 1261, le trésor de Saint-Marc s'enrichit considérablement d'œuvres byzantines. Cet événement demeure le plus déterminant dans l'histoire de l'art véni-

Icône de saint Michel en pied.
Constantinople (11^e-12^e s.).
Argent doré, émaux cloisonnés, pierres précieuses;
46cm x 35.

tien puisque ces œuvres servirent de modèles: les artistes apprirent l'excellence des techniques difficiles et le goût des matériaux de prix, qualités remarquables de toutes les œuvres du trésor. Un des meilleurs exemples de la beauté de la matière pure est une aiguière, probablement du septième siècle byzantin, taillée d'un seul bloc dans une agate, étonnante par ses dimensions et par la prouesse de l'exécution. La taille des pierres dures a été florissante à Constantinople, et, pour la

glyptique byzantine, le trésor de Saint-Marc constitue la référence principale. Il s'y trouve notamment des vases en pierre dure antiques ou byzantins montés, décorés d'orfèvrerie et d'émail à Byzance ainsi qu'à Venise, et cela avec des siècles d'écart. Parfois, il s'agit de pièces réutilisées de manière différente, comme le montre un des plus curieux objets, la *Grotte de la Vierge*, un vase de cristal antique qui sert de réceptacle pour une statuette de la Vierge du treizième siècle vénitien, et dont la base est une couronne byzantine. Cette étrange association illustre bien la mentalité de Venise, qui s'est faite d'apports successifs comme on peut le voir dans la basilique. La couronne votive de l'empereur Léon VI (886-912) est le seul exemple qui ait survécu de ce type destiné à être suspendu dans les églises. Les quatorze médaillons en émail sur fond vert translucide qui la décorent sont des œuvres remarquables et proviennent des ateliers impériaux. Si les émaux de la couronne sont parmi les plus anciens, ce que l'exposition offre de plus beau dans cette technique sont deux calices au nom de l'empereur Romain, probablement Romain II (959-963), formés d'une coupe antique, ultérieurement transformée, à Constantinople, en calice à l'aide d'une monture et d'une bordure ornée d'émaux, petites images à valeur de peinture, représentant la Glorification de la Vierge selon la liturgie byzantine. L'un des deux, tiré d'un bloc de sardoine de dimensions impressionnantes puisque les deux anses sont prises dans la masse, montre la qualité d'exécution rarement égalée d'un vase du premier siècle avant ou après l'ère chrétienne.

C'est au dixième siècle, à la Renaissance macédonienne, que l'art de l'émail cloisonné sur or atteignit son degré extrême de raffinement et d'expressivité. Dans cet art lumineux, qui n'avait pas d'antécédent classique, l'habileté des artistes byzantins n'a jamais été surpassée. Leur supériorité était alors reconnue dans toute l'Europe. Leur virtuosité se manifeste sur une icône exceptionnelle représentant l'archange saint Michel dont toute la surface et même certains reliefs ont été émaillés. Deux autres magnifiques icônes sur le même sujet dégagent le pouvoir mystérieux de l'image sacrée; associant l'émail et le relief au repoussé, elles comptent parmi les pièces les plus remarquables de la petite sculpture byzantine. Parfois, des icônes se transforment en reliures, comme le fait voir l'une des trois superbes reliures présentes. Les plats ont pu avoir été créés à l'origine comme des diptyques. Sur les deux plats de l'une d'elles, le Christ bénissant et la Vierge orante, vêtus de superbes robes bleues, figures longues et étroites, hiératiques, se détachent sur un fond or, proche de la peinture d'icône. C'est une œuvre qui, par la transcendance propre à l'art byzantin, nous transporte au delà de la valeur esthétique.

Navigateurs et commerçants, les Vénitiens avaient de nombreux rapports avec les peuples de l'Islam, particulièrement avec l'Égypte. Quatre œuvres musulmanes sont exposées, dont une pièce célèbre, l'aiguière portant le nom de calife fatimide Al-Aziz-Baillah (Le Caire, 975-996). Ce splendide vase en cristal de roche, monolithe, avec une anse taillée dans la masse, est entièrement décoré de

motifs en relief représentant des lions affrontés. L'inscription a permis l'identification de l'ensemble de la glyptique égyptienne de l'époque fatimide.

Le trésor de Saint-Marc est aussi très riche en ouvrages de l'Occident. Deux œuvres maîtresses retiennent l'attention, et, pour une fois, la relique est d'importance égale au reliquaire. Sur un tableau de Gentile Bellini, *La Procession de la relique de la Vraie Croix*, de 1496, on peut apercevoir une staurothèque formée de six pièces du bois de la vraie croix, sur lequel est cloué un christ d'or. Une longue inscription latine permet de préciser que la croix fut exécutée, probablement à Constantinople, par l'orfèvre Gérard, un des orfèvres les plus fameux de l'école mosane, pour Henri de Flandre, second empereur latin d'Orient (1206-1216). L'inscription fait allusion à la coutume des empereurs byzantins de faire porter devant eux une relique de la Vraie Croix dans leurs expéditions militaires.

À partir du treizième siècle, l'intérêt artistique de Venise se tourne de plus en plus vers l'Europe occidentale. Le reliquaire du bras de saint Georges, 1325, est magistralement réalisé par un orfèvre vénitien dans un style entièrement gothique, sans aucune trace d'art byzantin. Désormais, l'objet destiné au trésor est créé à Venise. Mais déjà, l'incontestable renommée des orfèvres vénitiens se répandait en Europe dans le domaine des filigranes. Leur virtuosité était si grande et si peu égalée que pendant plusieurs siècles, cette technique fut désignée sous le nom d'*opus venetum ad filum*, œuvre de Venise.

1. A New-York, l'exposition doit se tenir, sauf changements, de la fin de février au 19 mai 1985.

Josette Trépanier à l'assaut de l'absolu

Jean-Luc ÉPIVENT

Josette Trépanier a le tempérament d'une héroïne de notre temps. Elle en a l'intrépidité, mais aussi les tourments; elle en a l'intransigeance; elle en a tous les traits. Avec elle, surgit la contre-épreuve intégrale de *Madame Bovary*; ou, si l'on veut, la version actualisée, féminisée, d'un James Dean qui, à l'explosion de la fureur de vivre, aurait préféré l'éclosion d'une certaine ferveur. Bref, elle incarne à l'extrême un nouveau romantisme – le nôtre –, tour à tour terrassé par la désespérance et transfiguré par la frénésie.

La récente exposition parisienne dont elle a bénéficié¹ a fort bien illustré – à travers quinze gravures, trois tableaux, plus un film – la diversité des tendances de l'artiste et la multiplicité de ses tentatives, sinon de ses tentations. Univers saisissant, rendu presque inextricable – et plus inexorable encore – en raison même de la richesse de ses facettes, si étonnamment mêlée à la profondeur de ses failles...

Certains, parmi nous, portent à perpétuité les stigmates d'une enfance perturbée. D'autres, qui en ont ignoré les orages ou qui les ont oubliés, aiment à se mou-

voir sans fin à travers les mirages un peu troubles de leur adolescence. Josette Trépanier, elle, dont l'existence, auparavant, pouvait paraître préservée, a rencontré la déchirure en pénétrant dans l'univers des adultes. S'il lui avait été facile, jusque-là, de rêver ou de rire, il lui est soudain devenu malaisé d'être et de croire. Alors, pour ne pas caler, pour ne pas couler, pour ne pas crever, elle se devait de filer un peu plus vite, de créer un peu plus fort. À défaut de la lumière, au moins de la couleur; à défaut de la prière, au moins l'éclat de la colère, éclairée par le cri.